

Les Américains dans la Grande Guerre en 1917, la bataille éclipsee

Par Alexis Lacroix,
publié le 18/06/2017 à 09:00
retransmis par le G.M



Nous fêtons le centenaire de l'intervention américaine dans la Grande Guerre et plusieurs livres célèbrent le courage des soldats venus du Nouveau Monde.

C'est l'histoire, négligée, d'une expédition enfouie dans la mémoire collective, et curieusement minorée, rapetissée, rabotée: l'expédition d'une nation "insulaire" -les Etats-Unis, pays tranquille et prospère- qui aurait pu persévérer dans le choix de la neutralité et du "splendide isolement" et qui, contre toute attente, s'est donné du mal. Au point de se porter volontaire pour secourir une nation soeur en détresse, un Gulliver militaire empêtré dans un conflit fratricide avec le Reich allemand: la France.

Et cette geste ne s'est pas jouée aux heures les plus sombres de l'année 1942, quand la déréliction de la "patrie des droits de l'homme" culmina dans l'horreur des rafles de juillet. Non: tout cela s'est produit il y a cent ans exactement, au printemps de l'année 1917.

Plusieurs auteurs, historiens ou journalistes, éclairent d'un jour cru cet épisode de la guerre (presque) oublié. Qu'elle soit signée de la main d'Hélène Harter, de Thomas Saintourens ou de Bruno Cabanes, la production éditoriale réévalue à la hausse le rôle des Nord-Américains dans l'issue heureuse du premier conflit mondial; ces livres réestiment la contribution des troupes américaines à la victoire de notre pays; ils revisitent, chacun avec leur angle d'approche du sujet, ce qu'il faudra bien interpréter comme une répétition générale de la rédemption de l'Europe par l'Amérique pendant la Seconde Guerre mondiale.

Surprise stratégique

Apparaît d'abord sous la plume de ces auteurs le visage (refoulé?) d'une France qui s'est mise, la fleur au fusil, dans un mauvais cas, une France légère dont l'état-major s'est figuré aux premiers jours de l'été 1914 que la guerre serait "courte". Courte -et surtout indolore. Illusion vite dissipée, car, comme le souligne Hélène Harter, dans *Les Etats-Unis dans la Grande Guerre*, "au terme de cinq mois de guerre, les Français déplorent 500000 morts, disparus ou prisonniers".

Raymond Aron a parlé, au sujet de cette épreuve de vérité, d'une "surprise technique". L'aventure américaine en terre européenne s'origine là. Dans cette déconvenue inaugurale des Français. Dans ce cruel rappel au réel, au goût âcre de sang et de boue. Car, désormais, au début de l'année 1915, l'aveuglement n'est plus possible: "Pour espérer gagner, il va falloir réussir à approvisionner des armées d'une taille sans précédent", puis "trouver de l'argent pour financer ces dépenses importantes et imprévues".

Que faire? A la question de Lénine, les regards hexagonaux répondent en silence, en lorgnant vers "la seule grande puissance économique encore neutre: les Etats-Unis". Mais la patrie de Woodrow Wilson hésite, ajourne le moment de la décision, bref: joue la montre. Trop risqué. Quand le secrétaire à la Guerre de Wilson, Lindley M. Garrison, minoritaire au sein du gouvernement, demande une augmentation de 25% des effectifs de l'armée, le président de la commission des Affaires militaires de la Chambre des représentants le rabroue sans ménagement.

"Isolés comme nous sommes, en sécurité dans notre immensité, protégés par notre grande marine et dotés d'une armée de terre suffisante pour faire face à n'importe quelle urgence si elle devait survenir, nous pouvons ne pas considérer les lamentations et les prédictions des militaristes", argue-t-il.

Comment Wilson change d'avis

Par bonheur, toutefois, le bloc isolationniste n'a pas tardé à se fendiller. A se fissurer, même. Est-ce parce que les Allemands ont été convaincus que l'Amérique favorisait commercialement en sous-main l'entente franco-britannique? Ou que la puissance de feu des sous-marins du Reich a tracassé une Maison-Blanche qui redoutait de voir sa flotte anéantie et, surtout, l'Allemagne faire sa loi dans l'océan Atlantique? Mystère, assurément, du *decision making*.

Wilson estimera certes encore un temps qu'"il n'est pas question d'entrer en guerre tant que des Américains ou leurs biens ne sont pas victimes d'une attaque des Allemands". Mais en vain: "Le 12 mars [1917], rappelle Hélène Harter, un cargo américain, l'Algonquin, est coulé alors qu'il transportait des vivres de New York à Londres." Le 18 du même mois, "15 Américains [décèdent] dans le torpillage de trois [...] navires américains".



Argonne, 1917. Les "Poilus de Harlem" viennent renforcer les armées alliées. AFP

L'idéaliste Wilson admet, en catastrophe, que l'absence d'ultimatum, sur laquelle il tablait pour calmer le Reich allemand, n'a servi à rien. Conscient qu'une démocratie ne se résout jamais aussi facilement à un conflit armé qu'une tyrannie, il insiste sur l'idée que la guerre n'est pas le choix des Etats-Unis mais la responsabilité des Allemands. Il en tient d'ailleurs pour l'idée d'une "guerre juste".

Commence une tournée de relations publiques pour sensibiliser le peuple américain à la cause de la France, avec Viviani et Joffre en *guest stars*, acclamés par les foules à Washington, à Philadelphie, à Boston, à Baltimore, à Chicago... Logique: "Les Américains, précise Harter, ont longtemps été admiratifs de la résistance qu'opposent les Français aux Allemands."

A partir du 6 avril, tandis que le président vend la nécessité de la guerre à ses compatriotes au travers d'une propagande efficace, les contingents américains s'engagent aux côtés des Alliés. En l'espace de quelques mois, raconte Bruno Cabanes, dans son superbe ouvrage, *Les Américains dans la Grande Guerre* (Gallimard/ ministère de la Défense), "plus de 53000 d'entre eux" laisseront la vie "sur les champs de bataille européens".

Dans la même séquence, ce sont plus de 24000 Canadiens qui tomberont sous les balles allemandes pendant la bataille de la Somme, et 3600 qui perdront la vie pendant la bataille de la crête de Vimy. Si cet engagement total doit être remémoré, ce n'est pas seulement en raison de la bravoure des Nord-Américains et de leurs héroïques sacrifices, illustrés par des figures militaires comme Pershing ou Mac Arthur, c'est aussi parce qu'il inaugure le XXe siècle, tant géopolitiquement -en consacrant la centralité nord-américaine- que culturellement -dans une préfiguration du monde futur et de la communauté de destin transatlantique.

L'invention de l'avenir

Il a fallu attendre que Barack Obama leur rende hommage pour que les Hellfighters sortent de la clandestinité. Les Hellfighters, soit le 15e régiment d'infanterie de la garde nationale de New York, composé exclusivement de Noirs, et envoyé en France en 1918, sur le front de l'Argonne, aux marches de la Lorraine, et dont le journaliste Thomas Saintourens raconte le destin dans un ouvrage saisissant, *Les Poilus de Harlem*.

Placé sous le commandement d'officiers blancs antiségrégationnistes, ce régiment va se couvrir de gloire, au grand dam du général Pershing et des officiers américains. On découvre au fil du récit la figure de Henry Johnson, qui va devenir un héros pour sa communauté; on comprend que, pour les Hellfighters, un ennemi non négligeable fut les autres soldats américains, souvent pénétrés de représentations xénophobes; certains n'hésitèrent pas à s'attaquer à eux "à coups de stylo-plume".

On vibre, avec ces hommes de conditions sociales très diverses, à l'aura du nom de France dans leur cœur, et à l'évocation de l'émerveillement de ces conscrits proscrits face à la France de la IIIe République, ce pays étrange où un Noir pouvait sans crainte des préjugés approcher une femme blanche: c'est, explique Saintourens, rien moins que l'horizon d'un véritable accomplissement démocratique qu'ils entrevirent en ces mois de combat.

Avec ce régiment débarque aussi un orchestre de jazz, celui de James Reese Europe, qui va faire swinguer pour la première fois les Français. Oui, c'est bien là, en effet, une préfiguration du monde futur que restitue la quête mémorielle de Saintourens. Soixante ans exactement avant le mouvement des droits civiques.

Les Etats-Unis dans la Grande Guerre, par Helène Harter, Tallandier, 402p., 25,90€

Les Américains dans la Grande Guerre, par Bruno Cabanes. Gallimard/ministère de la Défense, 160p., 28€

Les Poilus de Harlem, par Thomas Saintourens, Tallandier, 234p., 19,90€

